

M. le Curé.—Un fait étonna tout le monde, dans la paroisse où résidait M. P....., pendant l'été qui vit s'élever les étables du petit Baptiste. La sécheresse fut si grande, que les champs ensemençés et les prairies faisaient pitié à voir, et que les pacages étaient si pauvres que les animaux, comme on dit vulgairement, tiraient la langue, et n'avaient que la terre nue à lécher. On entendait de toutes parts des lamentations et des plaintes, à n'en plus finir. « Qu'allons nous devenir ? se demandait-on, chaque fois qu'on se rencontrait. Nous allons tous mourir de faim ; nous pouvons nous casser les dents ; car nous n'aurons rien du tout. »

Au milieu de ces champs desséchés et brûlés par les ardeurs d'un soleil ardent, qui causaient tant de frayeur, il s'en trouvait un qui attirait tous les regards, et qui excitait un peu l'envie. C'était celui du petit Baptiste. Dans ce champ, le grain, les légumes, le foin, le pacage, etc., tout était pour le mieux.

Les habitants.—Mais, monsieur, pourquoi cette différence ? Dieu faisait-il de la pluie, exprès pour cette terre, ou lui envoyait-il, toutes les nuits, une forte rosée qu'il refusait aux autres ?

M. le Curé.—La question que vous me faites là, chacun se la faisait alors, et s'efforçait de la résoudre à sa manière.

Les uns, et ceux là se croyaient les plus habiles interprètes, disaient à qui voulait les écouter : « Petit Baptiste est un sorcier ; il a fait un pacte avec le diable, qui lui donne tout ce qu'il désire, en attendant qu'il vienne le chercher, pour l'emporter, en corps et en âme, dans les enfers. »

D'autres disaient, avec plus de bon sens : « Ce jeune homme est si dévot, il aime tant le bon Dieu, qu'il y a des bénédictions tout exprès pour lui. »

Les uns avaient grandement tort, les autres n'avaient raison qu'à demi.

Les habitants.—Pourtant, l'explication des derniers nous avait l'air à avoir tout à fait du bon sens, et nous croyions qu'ils avaient mis le doigt dessus. Petit Baptiste avec ses messes et ses bonnes prières, devait obtenir plus que ses voisins.

M. le Curé.—Vous avez raison, tout cela entraînait pour beaucoup dans ses succès ; mais sans recourir à cette intervention spéciale de la Providence, nous pouvons expliquer la différence qu'il y avait entre son champ et ceux de ses voisins, d'une manière toute naturelle.

Les habitants.—Nous avons hâte d'entendre votre explication ; car, quant à nous, nous aurions gagné qu'il y avait là du miracle.

M. le Curé.—Mes bons amis, vous allez voir qu'il est souvent facile de prévenir les effets désastreux d'une sécheresse, pour qui sait s'y prendre. Petit Baptiste avait deux moyens à sa disposition pour combattre ce fléau, et ces moyens sont sous la main de tous les cultivateurs.

En premier lieu, il labourait la plupart de ses terres l'automne, et quant à la partie qu'il réservait pour le printemps, elle était si bien égoutée par des fossés et des rigoles, qu'il pouvait y mettre la charrue aussitôt que la neige et la gelée avaient disparu. De cette manière, ses semences étaient toujours faites à temps, et pouvaient profiter des pluies du printemps ; et quand la sécheresse, qui commence généralement à se faire sentir vers la mi-juin, arrivait, ses champs étaient déjà couverts d'une vigoureuse végétation qui protégeait la terre contre les rayons du soleil et l'empêchait ainsi de se dessécher trop promptement.

Quant à ses prairies, il se gardait bien de les faire raser au printemps, par les animaux, comme c'est malheureusement souvent la coutume, et il leur laissait ainsi prendre de l'avance.

Pour avoir un bon pacage, il divisait son champ qui était destiné à nourrir les animaux pendant l'été, en trois clos et n'y mettait son troupeau que tard et lorsque l'herbe était déjà longue.

Voilà son premier secret pour combattre la sécheresse.

Les habitants.—Mais, M. le curé, c'est tout plein de bon sens, et il faut être aveugle comme quelques-uns d'entre nous, pour n'avoir pas deviné ce secret. Le second est-il plus difficile à mettre en pratique que celui-là ?

M. le Curé.—Pas du tout, et il consiste simplement à donner au labour une plus grande profondeur que celle que lui donnent la plupart de nos cultivateurs canadiens. Vous le savez, le plus grand nombre d'entre vous ne lève avec la charrue qu'une couche de terre de trois, quatre ou cinq pouces, quand il faudrait en lever une de six, sept et huit pouces, et même d'avantage.

Les habitants.—Mais, qu'est-ce que cela fait à la sécheresse ?

M. le Curé.—Cela fait beaucoup, et bien plus que vous ne pensez. Vous allez le comprendre, car je vais m'appliquer à vous donner une explication aussi simple que possible.

Prenez deux vases d'un égal diamètre, mais dont l'un a trois pouces de profondeur, lorsque l'autre en a six ; remplissez les tous deux d'eau, et mettez-les au soleil. Chaque jour, vous verrez l'eau diminuer par l'évaporation, et après quelques jours, il ne restera plus une seule goutte d'eau dans le premier, tandis que l'autre sera encore à moitié rempli, et qu'il ne sera vide, qu'après un espace de temps double de celui qu'il a fallu au premier, pour être entièrement desséché ; ainsi, si il a fallu huit jours à l'un pour que toute son eau lui soit enlevée par l'évaporation, il ne faudra pas moins de seize jours, au second, pour que le même phénomène se produise.

Ces deux vases vous donnent une idée de ce qui se passe dans les couches de terre que vous soulevez avec la charrue. Une couche de trois pouces

d'épaisseur ne contient que la moitié d'humidité d'une couche de six pouces, et par conséquent elle se desséchera au moins la moitié plus vite. Je dis, au moins, car la proportion ne sera pas absolument la même que dans les deux vases, et elle sera plus grande en faveur de la couche la plus épaisse ; et si la première se dessèche dans l'espace de huit jours, la seconde aura encore un reste d'humidité au bout de vingt jours, si on considère l'attraction que l'eau a pour la terre. Et si une bande de six pouces peut résister à la sécheresse pendant trois semaines, une de dix pouces pourra y résister pendant six semaines.

Comprenez-vous, maintenant, le second secret du petit Baptiste ?

Les habitants.—Ah ! oui, Monsieur le curé, c'est facile à comprendre, avec la comparaison que vous venez de faire ; car c'est le soleil qui enlève l'eau de la terre par l'évaporation comme il l'a enlevée des deux vases. Maintenant, nous serions bien gauchos et bien ennemis de nous-mêmes, si nous ne prenions pas ces deux moyens de nous prémunir contre les effets de la sécheresse.

M. le Curé.—Vous êtes donc convaincus que Dieu n'avait pas eu besoin de faire un miracle en faveur du petit Baptiste, et que celui-ci n'avait pas, non plus eu besoin de vendre son âme au diable, pour avoir une belle récolte.

Je vous conseille de suivre son exemple avec d'autant plus de fidélité que, non seulement, il peut vous faire éviter les effets désastreux d'une sécheresse prolongée, mais encore vous mettre à couvert contre les accidents d'une trop grande humidité. C'est ce que je m'efforcerai de vous faire comprendre dans un autre entretien.

Les habitants.—Merci, Monsieur le curé, merci. Nous ne saurons jamais assez reconnaître les services que vous nous rendez.

DES ÉPARGNES.

L'ouverture d'une banque à St. Hyacinthe nous fournit l'occasion de traiter un sujet excessivement important : pour tout le monde, pour le riche comme pour le pauvre, mais surtout pour ce dernier, important pour les classes ouvrières, pour les cultivateurs pour tous ceux dont les revenus sont modiques.

Avant l'établissement de notre banque, nous avions déjà dans St. Hyacinthe des institutions où chacun pouvait déposer le fruit de ses économies : nous voulons parler des banques d'épargne du gouvernement, et de la société de construction. Ces deux institutions existent encore, et offrent aux déposants toutes les garanties désirables. Mais nous en avons une troisième ; c'est le département